FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 29 JUILLET 1861.

LA FERME AUX AJONCS.

VIII.

On l'a dit quelque part : « Les bonnêtes femmes n'ont pas d'histoire ! » Or, mot très applicable à toutes, mais surtout aux femmes de la campagne, qui vivent, souffrent et meurent sans attirer un instant l'attention de qui que ce soit, sans se rendre compte elles-mêmes de leurs propres impressions.

Nous reprenons donc simplement sur les quatre années qui suivirent l'exil de François Lambert, Louison vécut auprès de sa mère, partageant, son temps entre les travaux du ménage, de fréquentes visites au curé et les soins qu'exigeait la santé du père Lambert, qui affaibli tout bas son dévouement.

Parfois son mari lui écrivait : ses lettres respiraient toujours le découragement le plus profond ; cet homme, faible dans la bonheur, était faible aussi devant l'adversité.

Quelle différence entre ses lettres et celles de Jacques ! Celles-ci étaient toute la consolation de Louison ; elles étaient toujours adressées au curé, mais le curé les lui donnait à lire, et Louison Geneyay, malgré son austérité, n'avait pas la force de blâmer le ravissement de sa sœur, qui pleurait sur les expressions de naïve tendresse que Jacques prodiguait dans ces pages, qui (il le croyait du moins) ne devaient jamais être mises sous ses yeux.

Un reçut d'abord régulièrement des nouvelles du jeune homme à la ferme aux Ajoncs : puis la guerre de Crimée commença. Jacques, déjà sous-lieutenant, suivit son régiment devant Sébastopol, et dès lors ses lettres devinrent plus rares, sur la guerre laissait peu de loisirs à ses braves soldats dans ces jours d'héroïques courages et d'immortels exploits ! Avec quelle anxiété on lisait le journal à la ferme et au presbytère ! Après la journée de l'Alma, le *Mon sur de l'armée* annonça que Jacques Arnaud avait été blessé ; on n'était pas dégénérants, on le sut un peu tard, mais les craintes que Louise éprouva la rendirent malade pendant plus de huit jours.

Ses préoccupations au sujet de Jacques ne lui laissaient pas le temps de songer à François ; elle se reprochait cet oubli comme un crime et en éprouvait de repentir : de plus remords n'appartiennent qu'aux bonnes âmes et honnêtes.

Au mois de septembre 1854, après la meurtrière bataille de Balaklava, on attendait impatiemment des nouvelles de Jacques, et toute la famille était réunie, quand le facteur remit à Louison une lettre cachetée de noir ; c'était un mot du père Lambert, qui lui annonçait la mort de son mari : « le chirurgien l'a tué, écrivait-il, vous, ma fille, j'ai besoin de vous voir, car j'ai le cœur navré de ce malheur inattendu. »

Le premier mouvement de Louise fut de courir chez son beau-père ; ils pleurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, lui de douleur bien vive et bien réelle, elle sous l'empire de l'émotion violente qu'excite toujours la mort même lorsqu'elle vous enlève un être indigne d'affection. Après avoir passé un mois auprès de père Lambert, Louise revint à la ferme, bien triste et toute brisée. Le curé l'attendait sur le seuil, cherchant à détourner sous une expression de gravité, la joie et l'espérance qui brillaient sur son visage.

Il embrassa silencieusement sa sœur, puis plaça dans ses mains une lettre de Jacques. Nous demandons la permission de la reproduire ici :

« Je t'écris la présente, mon cher frère, pour t'annoncer une bonne nouvelle ; je la crois ! Sans vanité, je l'ai bien gagnée, car j'ai exposé cent fois ma peau dans cette grande journée de l'Alma, qui fait encore battre mon cœur d'un tel mouvement quand j'y pense. J'ai été très, très bien traité, parce que tout le monde l'était, et puis parce que je me moquais des balles, moi qui n'ai guère de bon temps à attendre en ce monde ; cependant je suis content d'en être quitte, pour quelques balafres, et de conserver l'espoir de faire l'ambassadeur de France à Louison..... Tu me dirai peut-être : Pourquoi tant tarder à revoir, puisqu'elle ne peut plus être ta femme, et que tu l'aimes trop pour rester ami frère ? Je te répondrai que ce n'est pas de lui, mais en moi-même que j'ai ma tête, et on conserve toujours des limaçons. Son mari peut mourir, et alors..... pardon, monsieur le curé, de soulager la mort du pécheur, mais c'est plus fort que moi, et je le vous à toutes les maladies..... Autre bonne nouvelle : Je suis riche mon ami, très riche, fabuleusement riche ! Ne touchez chez M. V..... tout ce qui lui appartient, il est probable que je vous le verrai. Tu crois que je deviens fou, peut-être ! mais je ne crois pas fou, et